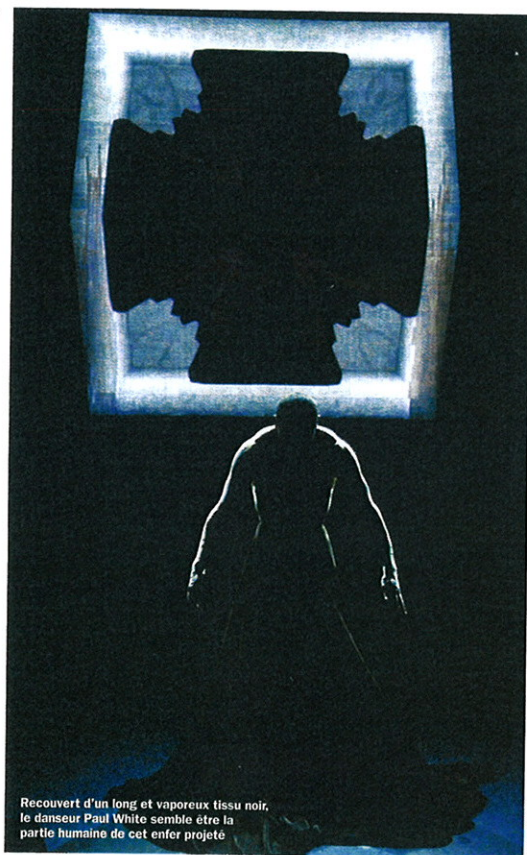


CULTURE DANSE

Le Sacre en solo

Ex-interprète de Pina Bausch, l'Australienne Meryl Tankard revient à Lyon avec *The Oracle*, un solo qui nous propose sa vision du *Sacre du printemps*. Une pièce choc, qui tire toute sa puissance du danseur Paul White, inconnu jusqu'ici en France.

C'est en 1913, au théâtre des Champs-Élysées, que le public découvrit la version du *Sacre du printemps* de Nijinski, avec une gestuelle qui traçait déjà les dérives de sa propre folie. Si la chorégraphie a choqué par sa violence, mettant en scène une Russie païenne et les rites de la fertilité, la musique complexe, qui plaçait le rythme comme élément principal de l'œuvre, avait également provoqué le scandale. Meryl Tankard reprend *Le Sacre* sous la forme inédite d'un solo, utilisant le corps de Paul White comme unique matière d'une écriture chorégraphique qui trouve ses résonances dans la scénographie elle-même. La chorégraphe pose derrière le danseur un écran sur lequel apparaissent des images vidéo inspirées de l'œuvre du peintre norvégien Odd Nerdrum. Sombres, apocalyptiques, inquiétantes, à forte connotation sexuelle, ses peintures sont ici revisitées par l'œil du photographe-vidéaste Régis Lansac, créant des atmosphères imaginaires qui évoquent les danses du *Sacre*. Celles de jeunes filles et de jeunes garçons qui démarrent dans la joie et se transforment en combats sauvages. Celles de l'élue sacrifiée, mourant en transe, sous les yeux d'une tribu consentante. Ainsi, la pièce démarre sur une projection d'images en kaléidoscope. On y voit un corps qui bouge, éclaté, allant vers la démultiplication, la déformation. On y voit des morceaux de corps, des formes de sexe, des bras, des jambes constituant par moments des individus monstrueux ou en proie à la démence. Recouvert d'un long et vaporeux tissu noir, le danseur Paul White semble être la partie humaine de cet enfer projeté. Plus exactement, la chair dont on a extrait la violence apparente et qui nous montre d'une autre manière les lieux du *Sacre*. Il joue de ce tissu, révélant des parties de son corps, cachant la vie qui bat, s'emparant de l'espace avec force et



Recouvert d'un long et vapoureux tissu noir, le danseur Paul White semble être la partie humaine de cet enfer projeté

© R. Lansac

fluidité. Il est aussi cet animal pris dans le cercle lumineux de la tribu, animé par des soubresauts qu'il ira chercher dans des déploiements de corps à la verticale. Étrange interprète que ce Paul White, dont la présence n'est pas sans rappeler celle de Nijinski, corps virtuose, hors des codes et qui puise dans sa masse musculaire toute l'intensité dramatique de la pièce. Meryl Tankard ne s'est pas trompée en le

choisissant. Hors du commun, inqualifiable, il nous emmène dans les moindres circonvolutions d'un corps qui, aussi puissant soit-il, se soulève avec légèreté, donnant l'impression dans la toute fin d'être en dehors de lui, comme une âme déportée.

MARTINE PULLARA

The Oracle, de Meryl Tankard. Du 16 au 18 novembre, au Toboggan, Décines. www.letoboggan.com